

cours aux vieillards malades. A ceux-ci, il disait les derniers mots qui aident à mourir ; à ceux-là, il apprenait les premières paroles qui enseignent Dieu ? Et en échange de sa charité, que recevait-il ? une poignée de paille pour se coucher, un morceau de pain noir pour apaiser sa faim ! Comment dire tout ce que la vue de ce serviteur de Dieu inspira à Françoise de touchant, de religieux ? Paroles simples, mais sublimes, qui toutes venaient du ciel pour y retourner !

“ Pauvre ange ? elle était douce et malade. Simple, elle avait passé inaperçue au milieu de la foule, car elle cherchait l'ombre ! Sa mère seule connaissait les trésors de son cœur ! Françoise me disait : “ Mes jours sont comptés, et maintenant que je vous aime, je regrette la minute qui passe. Pourquoi, hélas ! Dieu m'a-t-il conduite par la main jusqu'à vous, ingrate, qui m'oublierez ! oui, vous m'oublierez, je le sens, je le vois, parce qu'il n'y a pas de cœur fermé aux regards de celle qui aime. Bientôt vous me quitterez, et je vieillirai vite, car les heures d'absence comptent double pour l'âme et sur le visage. Je mourrai et je vous devrai de regretter la vie.”

“ Je ne partageais qu'à demi, faute sans doute de la comprendre, le sentiment que j'avais inspiré à cette âme d'élite. Le plaisir me disputait à Françoise, et elle en souffrait, car mon abandon lui faisait pressentir qu'un jour elle serait oubliée. Je la désolais par des mots dits involontairement qui blessaient sa tendre susceptibilité. Elle, au contraire, sentant qu'il n'y a rien de léger dans les choses de l'âme, traitait gravement tout ce qui se rattachait à notre affection, tandis que j'étais cruelle à force d'être sincère. Ma légèreté perçait à toute heure, sans même que j'eusse l'idée de la cacher : j'affligeais Françoise, et pourtant je l'aimais !

“ A la même époque se trouvait à Plombières un jeune homme que j'avais remarqué justement parce qu'il se tenait à l'écart. Bien qu'il fût de tous nos plaisirs, il y restait étranger. Ses traits expressifs avaient cette beauté que nous aimons, nous autres femmes, parce qu'elle reflète l'âme. Son teint pâle, ses longs cheveux noirs, son front pensif, son regard profond, imprimaient à sa physionomie une mélancolie indicible. L'avait-on vu une fois, on ne l'oubliait plus !

“ Je ne sais pourquoi je cherchais à donner à M. de C*** l'assurance qui lui manquait. Si je parvenais à lui arracher une parole, elle trahissait un grand fonds d'étude. Un jour, à ma demande, il chanta quelques mesures de Handel et de Mozart ; sa voix accentuée venait du cœur ; mais plus je m'appliquais à le faire valoir, plus il se renfermait en lui-même.

“ On eût pu croire, par momens, qu'il cachait quelque peine profonde ; peut-être le chagrin était-il tombé goutte à goutte dans son âme qui le recélait, comme l'eau s'entasse dans la citerne dont le chemin reste ignoré pour le voyageur ! Mais à vingt ans n'est-on pas trop jeune pour avoir déjà souffert par le cœur ?

“ J'ai dit que notre beau monde faisait assaut de parure. Chaque soir c'était de nouvelles toilettes, et les guirlandes de roses et de jasmins se mêlaient à nos cheveux. Mais les fleurs étaient rares à Plombières, souvent on n'eût pas trouvé à y échanger de l'or contre un simplet œillet. De ce dénuement il naissait pour nos élégantes un regret de tous les jours. La modeste fleur des champs remplaçait sa noble sœur des jardins ; le matin nous en faisons une ample moisson dans les plaines. Nous y ramassions le coquelicot, les bluets et les paquerettes toutes baignées de rosée.

“ Plus heureuse que les autres, on m'apportait chaque jour un

bouquet composé des fleurs les plus rares. Je questionnais la paysanne qui me les remettait, mais sa discrétion était à l'épreuve. Seulement je parvins à apprendre d'elle qu'on allait toutes les nuits à six lieues de Plombières pour les chercher. Malgré ce trajet, les fleurs m'arrivaient parées de leurs vives couleurs. A cette libéralité journalière je crus reconnaître ma mère ; elle, à son tour, la prêta à Françoise. Je ne savais pas laquelle des deux je devais accuser. Le soir, je paraissais au salon comme la reine des jardins, sous une couronne de fleurs. On m'interrogeait pour savoir d'où me venaient ces richesses ; mais comment aurais-je pu nommer la main discrète qui me les versait !

“ Un jour enfin, je crus deviner le mystère ; pour obtenir une certitude je descendis au salon sans bouquet ni guirlande. Du milieu de la foule je saisis sur les traits de M. de C*** une vive expression de tristesse. Il me contemplait de ce premier regard que l'amour anime, et il restait immobile. Lorsque, me trouvant près de lui, je lui adressai la parole, c'est à peine s'il put me répondre.... Je compris à l'instant qu'il cherchait à éloigner une idée qui le faisait souffrir. Cette expression de tristesse fut pour moi un trait de lumière.

“ Le lendemain les fleurs m'arrivèrent comme tous les jours, mais je ne les portais point. Il m'en coûtait cependant de le désoler, lui qui avait pris pour confidentes de son cœur les pauvres fleurs muettes qu'il souffrait de me voir délaisser. J'avais déçu sa première espérance.

“ Depuis ce moment, la raison de M. de C*** me parut troublée. Ses yeux étaient fixes, il disait des mots sans suite, sa vie était devenu bizarre, solitaire. Je savais donc la cause de sa sombre monomanie, de cette folie du cœur qui ôte à l'esprit le peu de bon sens qui lui reste.

“ Un jour, j'entrais au salon au moment où M. de C*** en sortait ; je trouvai sur une table un papier qu'il y avait oublié. C'était le chant funèbre d'un Moldave, écrit de sa main ; le voici : “ Si nous sommes émus profondément, aussitôt nous songerons à quitter la terre. Qu'y aura-t-il de mieux à faire après une heure de délices ? Comment imaginer un lendemain à de grandes espérances ! Mourons. C'est le dernier espoir de la volupté le dernier mot, le dernier cri du désir ! La première pensée d'amour jetée au milieu d'une vie calme, est comme le caillou lancé dans une onde tranquille.”

“ La saison des eaux était passée ; je quittai Plombières, j'allai visiter la Suisse.

“ Née voyageuse, dès l'enfance j'ai promené du nord au midi l'infatigable activité de mon désir de voir et de connaître. Si Dieu m'eût fait homme et non pauvre femme que je suis, j'eusse voulu sillonner les mers et arpenter les terres inconnues. *Voir, c'est avoir !* Au retour, quelles moissons, quelles richesses, que de souvenirs qui revivent sous la plume et sous le pinceau !

“ La nature ! Son œuvre est belle !... Sur le globe, des chemins pour tous les voyages, des étonnemens pour tous les yeux ! Mes rêves d'enfant et de jeune fille étaient pleins d'inconstantes pérégrinations. Je m'étais vue cent fois en songe à l'Alhambra ou à Sainte-Sophie, sur le sommet des Alpes et sur les bords de l'Ebre. Je voulais visiter Athènes et les ruines du Parthénon, Rome et son Colysée, Moscou et ses dômes, Grenades et ses tours mauresques, Delhi l'indienne et Bagdad la sarrasine !... Je désirais saisir le passé dans ses vestiges et suivre pas à pas les grandes ombres de l'histoire.

“ J'avais déjà plus d'un sujet de tristesse, et l'espace et le mouvement sont bons à l'âme qui est mal à l'aise. L'immo-